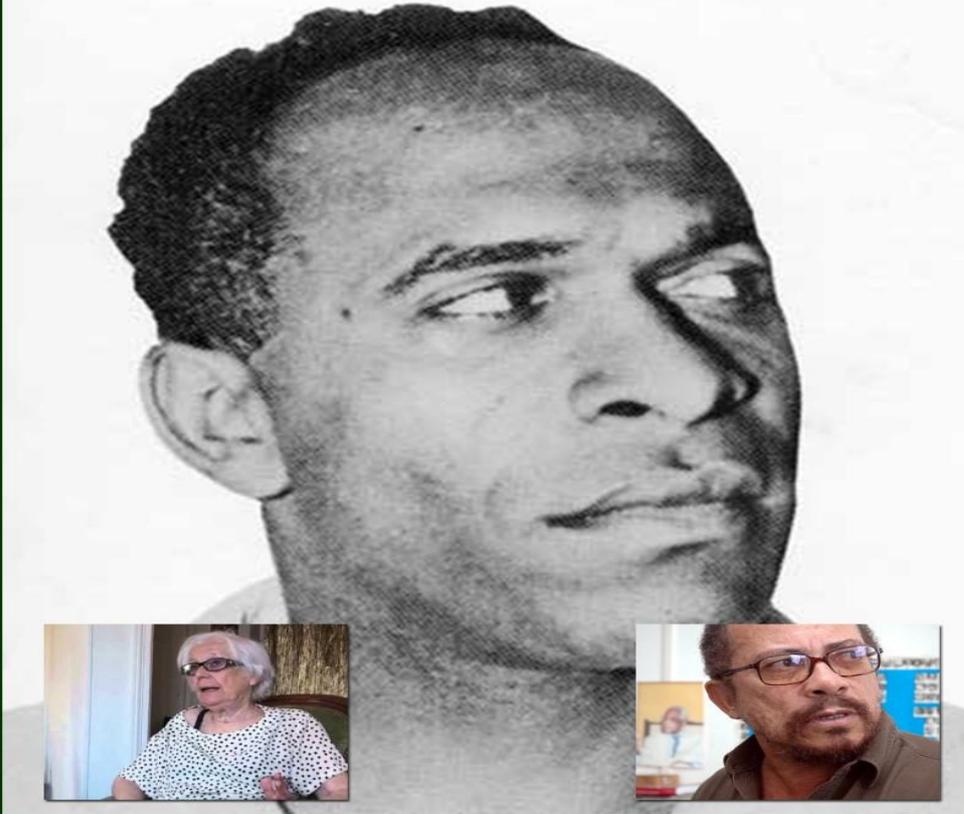


Marie-Jeanne Manuellan

Raphaël Confiant



CONVERSATIONS SUR FRANTZ FANON

CARAIBEDITIONS

L'improbable rencontre

Il s'agit d'une rencontre épistolaire.

Epistolaire au sens du XXI^e siècle c'est-à-dire par mail (ou courriel) et donc presque une conversation au jour le jour puisque l'Internet, non seulement abolit les distances, mais raccourcit aussi le temps.

Rencontre entre une femme de 90 ans, toujours bon pied bon œil et surtout l'esprit alerte comme le lecteur le découvrira et un homme de 66 ans c'est-à-dire de l'âge du fils aîné de celle-ci. C'est dire qu'une génération sépare Marie-Jeanne MANUELLAN de Raphaël CONFIANT, mais leur passion commune pour Frantz Fanon et pour l'Algérie les a conduits à converser des semaines et des mois durant sur leurs deux sujets de prédilection sans qu'à aucun moment l'idée d'une publication de leurs échanges ait traversé l'esprit de l'un ou de l'autre. Cela se voit à la franchise de ces derniers, à leur rudesse parfois, mais aussi à l'espèce d'affection qui s'est progressivement tissée entre deux êtres qui ne se sont jamais rencontrés en chair et en os.

Le hasard a, en effet, fait que l'un et l'autre publient un ouvrage sur Fanon la même année 2017 : « SOUS LA DICTEE DE FANON »¹ pour Marie-Jeanne Manuellan et « L'INSURRECTION DE L'ÂME. FRANTZ FANON. VIE ET MORT DU GUERRIER-SILEX »² pour Raphaël Confiant. Quoique parus à quelques mois de distance, aucun des deux auteurs n'avait eu connaissance de l'ouvrage de l'autre. Jusqu'au jour où Raphaël Confiant reçut de Marie-Jeanne Manuellan un message par mail, le tout premier donc qu'on découvrira, et qu'il lui réponde aussitôt car entre temps, l'une et l'autre s'étaient lus. L'une et l'autre avaient apprécié leurs ouvrages, pourtant si différents, à propos de l'auteur des « DAMNES DE LA TERRE » et Confiant avait rédigé un article élogieux sur celui de Manuellan³.

Si différents, en effet, parce que Marie-Jeanne Manuellan qui fut l'assistante du Dr Fanon à Tunis à la fin des années 50, sa très proche collaboratrice et celle à qui il dicta ses principaux textes, livre un témoignage de première main. Elle nous donne à voir ainsi l'homme au jour le jour, l'infatigable psychiatre, le

¹ L'Amourier éditions.

² Caraibéditions.

³ Sur le site Montray Kréyol (www.montraykreyol.org).

militant résolu de la révolution algérienne, mais aussi celui qui aimait danser la biguine et appréciait le cinéma. Jamais auparavant, nous n'avions vu Fanon d'aussi près et du coup, bien des choses s'éclairent tant dans sa trajectoire de vie que dans ses œuvres. A l'inverse, Raphaël CONFIANT, qui était trop jeune pour connaître celui-ci, s'est livré à un exercice inédit et quelque peu risqué, voire même osé : se mettre dans la peau de l'homme Fanon dans toutes ses dimensions. C'est ce qu'il a appelé une « autobiographie imaginée », imaginée et non imaginaire car l'auteur a scrupuleusement tenu à ce que tous les faits relatés soient vrais ou en tout cas vérifiés, cela dans leurs moindres détails. Les seules éléments imaginaires sont certaines conversations, les moments d'introspection de Fanon et les descriptions de lieu, soit à peine un quart de son ouvrage.

Il était à première vue improbable que deux auteurs aux visées aussi différentes puissent jamais dialoguer un jour, mais tel fut bel et bien le cas comme le montre leurs échanges de courriels qu'aucun des deux n'a souhaité retoucher, Marie-Jeanne MANUELLAN doutant même de l'intérêt de leurs publications au motif que tout ce qu'elle y écrit, elle l'a déjà dit et répété des dizaines de fois à tous ceux qui au cours de sa très longue vie l'ont interrogée sur Fanon. Raphaël Confiant, pour sa part, craignait de s'être un peu trop livré au plan personnel pour finalement concevoir qu'un tel ouvrage pourrait servir de propédeutique à l'œuvre de Fanon pour le grand public.

Rencontre donc improbable entre deux auteurs qui ne se connaissaient pas et que la vie n'aura pas permis de se parler de vive-voix, mais que compense ce que l'on pourrait appeler la vive-plume...

Premiers contacts

Le 28 décembre 2017,

Monsieur,

Je me permets de vous écrire cette lettre PERSONNELLE pour vous remercier de l'article élogieux que vous avez consacré à mon livre « SOUS LA DICTEE DE FANON ». Mais ce ne sont pas tant vos éloges qui m'ont touchée infiniment, que le fait que vous ayez retenu au sujet de Fanon, les mots qui caractérisaient une part profonde de lui-même, mots dont il me semble qu'ils n'ont été mis en évidence par personne d'autre que vous. Ce sont les mots de « janséniste », d' « ascète ». Oui, il y avait de cela en lui, jusque dans sa façon de « soigner » car il a été aussi un SOIGNANT, UN PSYCHIATRE SOIGNANT, ce qui est trop souvent oublié.

Enfin, le plus grand éloge que vous puissiez faire de mon modeste écrit (je ne suis pas écrivaine, j'ai 90 ans, vis dans une résidence pour personnes âgées comme il se doit dans un pays hautement « civilisé »...c'était vraiment un texte destiné à des amis, une histoire, une histoire VRAIE, que je leur racontais comme ils le souhaitaient. Ce sont eux qui ont « magouillé » pour faire éditer la chose. Lisez mes remerciements !), ce qui me rend le plus heureuse, c'est que vous écrivez pour conclure que vous retrouvez dans mes dires, FANON VIVANT...

Je souhaitais aussi vous préciser que ni mon mari ni moi n'étions des « Pieds-rouges »⁴. Nous étions des « coopérants » (rien à voir avec les « expats » d'aujourd'hui...). Mon mari, fonctionnaire français, avait obtenu un détachement dans le cadre des accords de coopération, auxquels à l'époque nous croyions qu'ils étaient vraiment destinés à aider le Tiers-monde privé de cadres par la colonisation. Nous étions AU SERVICE des gouvernements tunisien, puis algérien.

Les « Pieds-rouges », eux n'arrivaient pas, ou très rarement au Maghreb dans le cadre des accords de coopération. Ils y arrivaient à titre individuel, ils étaient

⁴ Expression dépréciative calquée sur « Pieds-noirs » désignant les Français d'extrême-gauche ou révolutionnaires qui ont accouru en Algérie après l'indépendance dans le but de conforter cette dernière.

le plus souvent des trotskystes et cherchaient à influencer les gouvernants, surtout en Algérie sous Ben Bella⁵. Je n'ai connu rien de comparable en importance en Tunisie. Les « Pieds-rouges » souhaitaient la révolution au Maghreb, puis qu'elle gagne la France. Enfin, c'est ainsi que j'ai vu les choses, je ne prétends pas à « la vérité historique », mais je peux vous dire que les quelques rares « Pieds-rouges » de Tunisie ne plaisaient pas du tout à Fanon et qu'il s'en méfiait sérieusement.

Ce que vous dites des « Pieds-rouges » n'a rien à voir avec les Justes. Ni les uns ni les autres, nous ne risquions quoi que ce soit à œuvrer dans ces pays nouvellement indépendants tandis que sous l'Occupation, aider un brin, abriter un Juif, c'était risquer SA PEAU...

Je ne sais plus si dans le livre je rapporte cette phrase que Fanon m'a dite, le soir du réveillon du 24 décembre 1959 : « Les Antilles pour moi, c'est comme pour vous la Corrèze »...Mais je l'ai aussi plusieurs fois entendu prononcer, en société, la phrase que vous dites « terrible » à propos des Antilles : « J'y ai vu beaucoup de pantalons, mais pas beaucoup d'hommes ». (C'est qu'il était exigeant...et jeune à l'époque...).

On ne peut faire parler les morts, mais je pense que Fanon ne serait JAMAIS revenu en France, que d'ailleurs les barbus et autres individus du même acabit, l'auraient tué avant même qu'il ne puisse fuir. D'ailleurs, où aurait-il pu aller dans ce monde pourri de partout ?

Voilà, monsieur ! Je me suis « débrouillée », comme disait Fanon, pour trouver votre adresse-mail car je ne peux plus écrire à la main.

ENCORE MERCI POUR TOUT !

Je vous serre fraternellement la main.

Marie-Jeanne Manuellan

(Mon adresse-mail porte le nom de ma grand-mère maternelle. Le « coudrier » c'est le « noisetier »).

⁵ Premier président de l'Algérie indépendante.

Le 31 décembre 2017

Chère madame,

Votre mail m'a profondément touché tout comme votre livre que vos amis ont bien eu raison de vous contraindre à publier. C'est la première fois qu'on voit apparaître un Fanon en chair et en os et non le révolutionnaire désincarné entièrement concentré sur son idéal politique. Quelque chose m'a intrigué dans votre livre : c'est quand Fanon vous dit qu'il ne fréquente pas les Français, refusant votre invitation à dîner. Pourquoi ne lui avoir pas demandé comment se faisait-il qu'il ait conçu une fille (Mireille) avec une première femme française et un fils (Olivier) avec une deuxième ? C'est la question que se posent beaucoup de jeunes Martiniquais pour qui la guerre d'Algérie n'est qu'un événement lointain dont certains n'ont eu connaissance qu'en cours d'histoire au lycée.

Vous avez donc 90 ans et bon pied bon œil. En tout cas, votre vivacité d'esprit me semble intacte et j'en profite à nouveau pour vous remercier d'avoir écrit ce livre.

Que vous souhaiter en cette nouvelle année ? Rien d'autre que le destin de Jeanne Calment⁶.

Amitiés.

R. CONFIANT

Le 03 janvier 2018

Cher monsieur,

Merci pour votre réponse.

Il y avait en Fanon un « révolutionnaire pur et dur », mais il n'était pas QUE cela...il était riche et tourmenté...d' « êtres » et d'être « plusieurs ».

⁶ Née en 1875, cette Française devint doyenne des Français à compter de 1986, puis doyenne de l'humanité à compter de 1988. Elle décéda à l'âge de 122 ans.

Quand il m'a dit qu'il ne fréquentait pas les Français, il ne m'avait pas encore parlé de sa fille Mireille dont j'étais loin de soupçonner l'existence, mais je connaissais celle de Josie sans que cela me pose question...

Qu'il ne veuille pas « fréquenter » les Français pendant cette affreuse guerre d'Algérie, lui, l'Antillais (et donc pour moi, « colonisé »), je comprenais très bien la chose, mais je me considérais sans doute comme une Française, disons, « spéciale », puisque mon mari et moi étions contre cette guerre et contre toute colonisation, puisque nous croyions être venus aider un pays anciennement colonisé. Nous venions l'aider dans les premiers pas de son indépendance, essayant de réparer en quelque sorte (?) un peu de tout le mal qui avait précédé.

C'est qu'il ne considérait que ma « francité » qui me blessait, moi qu'il côtoyait tous les jours, mais pas une seconde, je n'ai pensé que c'était à cause de leur « blancheur » que Fanon ne fréquentait pas les « Français » ! Après coup, je me suis dit que c'eût été lui faire injure que de penser de la sorte ! Le questionner ne m'est même pas venu à l'idée. Je sentais instinctivement que Fanon détestait les « intrusions ».

Cela m'étonne vraiment que les jeunes Antillais se posent encore aujourd'hui des questions quant à la « blancheur » des femmes de Fanon. Ce sont deux êtres qui se rencontrent et non des couleurs de peau...

Je vous remercie de vos souhaits d'un destin à l'image de celui de Jeanne Calment !!! A mon tour de vous souhaiter une longue vie, continuant à ce qu'elle soit bien remplie comme déjà vous vous y employez.

Cordialement.

Marie-Jeanne Manuellan

Le 03 janvier 2018

Chère madame,

Je suis fort heureux de notre correspondance car, comme tout le monde, je n'avais eu jusqu'à ce jour qu'une vision livresque et pour tout dire « iconisée »

de Fanon. Déjà votre bel ouvrage, nous a ouvert une fenêtre sur l'homme au quotidien et du coup, je me suis mis à relire ses livres à la lumière du personnage que vous dessinez. En effet, je fais partie de cette génération née dans les années 50-60 du siècle dernier et qui était trop jeune pour connaître la guerre d'Algérie, mais qui, arrivée à dix-huit ans, a tout de suite été fascinée par la trajectoire de l'auteur des « DAMNES DE LA TERRE ». Nous avons donc été une bonne trentaine ou quarantaine, par vagues successives, à avoir Rallié l'Algérie après nos études (j'ai fait Sciences Po et anglais à Aix-en-Provence), au milieu des années 70, quand Houari Boumedienne était au pouvoir. C'est l'écrivain martiniquais, lui aussi dissident, ou plus exactement insoumis, qui nous accueillait à Alger. Très vite, il m'a trouvé un logement à la cité universitaire de Ben Aknoun que je partageais avec un étudiants kabyle (j'avais 25 ans et lui 24), ainsi qu'un travail de professeur d'anglais dans une société nationalisée s'occupant de commerce maritime dont le nom m'échappe presque quarante-cinq ans après. J'ai donc vécu deux temps forts du régime de Boumedienne : la révolution agraire et l'arabisation. J'ai aussi connu Alger comme « Mecque des révolutions » avec le Dr Abba Siddick du FROLINAT (Tchad), Amilcar Cabral (Guinée-Bissau), les Irlandais de l'IRA, les Black Panthers etc...Mais nous en parlerons une autre fois.

Je préfère, pour l'heure, m'arrêter sur deux questions qui ne taraudent pas seulement mes étudiants, mais aussi moi-même (je suis prof à l'Université des Antilles). Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris votre raisonnement s'agissant du rapport de Fanon avec les Français. Car même s'il avait horreur des « intrusions », il me semble qu'en vous disant qu'il ne fréquentait pas les Français, il y avait tout de même une espèce de contradiction dans cette espèce de « fatwa » puisqu'il vivait avec une Française qui lui avait donné un garçon tout en ayant eu précédemment une fille avec une autre Française. A aucun moment, mes étudiants n'ont parlé de leur « blancheur » mais, pour reprendre un mot que vous avez employé, leur « francité ».

Sinon, une autre question : comment un Noir a-t-il pu s'imposer dans une Algérie où le préjugé de couleur (je n'ai pas dit « de race ») est si fort ? Certes, dans votre livre, vous racontez comment, non sans humour, il envoyait Youssef, un Algérien noir, lui récupérer des paquets contenant des livres à la poste en lui disant que de toute façon, les Tunisiens n'y verraient que du feu, mais je trouve

étrange qu'à aucun moment dans ses écrits, Fanon n'évoque le préjugé de couleur algérien. Quoiqu'ayant séjourné en Algérie une quinzaine d'années plus tard que lui, j'ai pu voir de mes propres yeux ce préjugé à l'œuvre. Je ne l'ai pas subi personnellement car je fais partie de ces « mélangés » antillais (Mulâtres, Chabins etc.) qui peuvent passer pour des Maghrébins, mais à la cité universitaire de Ben Aknoun, les étudiants algériens montraient parfois du mépris envers les (il est vrai, très nombreux et très bien traités par le gouvernement algérien) étudiants mozambicains, angolais, bissau-guinéens, congolais et autres. Sans compter que dans les rues ou les cafés d'Alger, il m'est arrivé d'entendre des gens lancer « *kahlouche* » (négro) à des Noirs. Or, Fanon ne parle jamais de cela. Pourquoi ?

Très bonne nouvelle année à vous !

Amitiés.

Raphaël Confiant

Le 08 janvier 2018

Cher monsieur,

JAMAIS je n'ai entendu Fanon ni un quelconque de nos amis algériens, à l'époque, parler de ce que vous appelez « la question kabyle ». A l'époque, il n'y avait QUE des ALGERIENS ou des gens aspirant à l'être, du moins pour ce que j'ai pu en voir et en entendre...Mais je n'étais pas dans les secrets des dieux, je ne suis qu'un très petit témoin, pas plus fiable que n'importe quel témoin (on ne voit et n'entend souvent que ce que l'on veut voir et entendre). Avec moi pas plus qu'avec les autres, vous n'aurez la vérité de Fanon, , mais MA vérité SUR Fanon, avec tout ce qu'elle comporte de subjectif. Cependant, je vous rapporte les faits tels que je les ai vécus.

Pendant la guerre d'Algérie, il ne s'agissait pas d'être kabyle ou je ne sais quoi, il s'agissait d'être ALGERIEN, d'éviter de tomber dans les manœuvres de la puissance coloniale qui pratiquait le diviser pour régner. Nous avons connu un Kabyle chrétien qui ne faisait état ni de sa kabyllité ni de son christianisme,

mais nous savions la chose et i était parfaitement intégré à ses compatriotes, musulmans ou non.

Pour ce qui est des Juifs d'origine algérienne, nous n'avons connu que quelques-uns de ceux qui avaient rallié la Révolution, peu nombreux à Tunis, et, eux aussi parfaitement intégrés parmi les autres Algériens de confession différente, mais ça s'est gâté au moment de la Guerre des Six Jours. Evidemment, cela devait dépendre du milieu que nous fréquentions. Ainsi, à notre fameux réveillon de 1959 à Tunis, il y avait des Algériens, des Tunisiens, musulmans, juifs, athées et un chrétien. Et vraiment, tout allait à l'époque sans arrière-pensée, chacun tendu vers un seul but : l'indépendance de l'Algérie.

J'ai su, comme tout le monde, qu'au moment de la guerre des 6 Jours, Josie avait télégraphié à Maspéro⁷ pour qu'il enlève la préface de Sartre aux « DAMNES DE LA TERRE » parce que Sartre soutenait Israël. Bien qu'on ne puisse faire parler les morts, il me semble que si Fanon eut été vivant, il en aurait fait autant, non par antisémitisme, mais pour dénoncer la mainmise d'une certaine catégorie de Juifs sur la Palestine, rasant les villages etc...etc...L'histoire du premier occupant de cette terre est ridicule : la Bible n'est pas un livre d'histoire. Et les puissances impérialistes telles que la Grande-Bretagne et la France, sans parler des USA, ont trouvé en Israël un allié à leur service.

Il existe un petit livre très bien de Danièle Salenave (qui a eu droit, avec Edgard Morin et je ne sais plus qui, à un procès pour antisémitisme !!!) : « *Carnet de route en Palestine occupée* » qui dit bien les choses. Je vois mal aujourd'hui Fanon soutenant Netanhyahou et Liberman...ces gens qui ont martyrisé tout un peuple, pratiqué l'Apartheid, détruit toute une société et même massacré les paysages du pays qu'ils disent aimer. Je pense, mais c'est mon idée à moi, que Fanon aurait partagé le point de vue d'Edward Saïd : « l'égalité ou rien », « Juifs et Arabes dans un même pays », avec des droits égaux en Palestine...

Pendant sa période tunisoise, Fanon visait avant tout l'unité du peuple. Il parle d'ailleurs de cela dans l'un de ses livres. Bien sûr, et sans doute, une fois l'indépendance acquise, après, on verrait. A chaque jour suffit sa peine. De

⁷ Editeur et écrivain français d'extrême-gauche qui publia nombre de textes d'auteurs du Tiers-monde.

toute façon, on peut faire dire à Fanon des tas de choses, déduites de ses écrits. On ne le présente que comme un guerrier, quasiment grand responsable au GPRA⁸, ce qui n'était pas le cas, ou grand philosophe !!!...On dirait que tout le monde a oublié qu'il était psychiatre, responsable d'un service qui lui prenait la majorité de son temps. Service dont il s'absentait rarement. Ca ne l'empêchait pas d'être un vaillant militant et un penseur sur le plan politique...

Et comme vous dites, s'il est parti à Accra⁹, c'est pour les raisons que vous donnez. Il n'aspirait à aucun poste politique. Quand le dernier jour, il est venu à son service, qu'il m'a ramenée à mon autobus et que je lui ai dit « *Vous finirez comme le docteur Queille !* », qu'il a reçu cela comme une insulte, il s'est écrié avec véhémence « *Jamais de la vie ! Dès que j'en ai fini avec cette révolution algérienne, je fais une analyse et je reprends ma psychiatrie !* ». Je n'invente aucun mot !

De toute façon, chacun fait aussi avec ses fantasmes en ce qui concerne Fanon...Aussi j'imagine qu'il serait peut-être devenu écrivain tout en restant psychiatre. Je ne comprends rien à ses pièces de théâtre qui sont publiées dans le livre de Kalfa (lequel a fait un gros travail de recherche, très sérieux).

Vous ne me fatiguez nullement. Si je suis fatiguée, je m'arrête et vous fait attendre. Je ne connais pas le chanteur cubain dont vous parlez. Il y a une expression que vous employez à propos de Fanon lorsqu'il apprend qu'il a une leucémie et dit qu'il « va se défendre ». Votre expression c'est : « Un brin bravache ». Oui, il y avait aussi de cela en lui, mais comme vous le dites, « un brin »... Ce sont ces quelques mots, « *un brin bravache* », « *ascétique* », « *janséniste* », « *Fanon vivant* » qui m'ont touchée dans votre livre, mais n'insistez pas autant sur les « mérites » de mon livre. Ce n'est pas à 90 ans que l'on entreprend une carrière littéraire. « SOUS LA DICTEE DE FANON » est une histoire, un morceau de vie qu'une grand-mère raconte à ses petits-enfants, en l'occurrence le couple algérien auquel « la lettre » est destinée. Omar et Leïla. Je vous l'ai déjà peut-être dit. Il arrive que je radote.

Je vous souhaite le bonsoir.

Marie-Jeanne Manuellan

⁸ Gouvernement Provisoire de la République Algérienne (installé à Tunis).

⁹ Capitale du Ghana, pays africain devenu indépendant en...

Le 08 janvier 2018.

Chère madame,

Nous voilà, vous et moi, vous, Française et moi, Martiniquais, en train de discuter à propos d'un pays et d'un peuple qui ne sont pas les nôtres, l'Algérie et les Algériens, mais que nous aimons. Ou en tout cas qui nous ont fait rêver. En fait, quand je dis « Vous, Française », je devrais plutôt dire « vous, Corrézienne » puisque dans votre livre, vous déclarez n'avoir eu le sentiment d'être française qu'au moment de l'Occupation. Cette remarque m'a interpellé car on oublie qu'autrefois, quand quelqu'un disait « mon pays », il ne parlait pas d'un territoire aux frontières internationalement reconnues, disposant d'un drapeau et d'un hymne national, mais de son village ou de sa région. Il en va de même pour moi : quand j'écris « moi, Martiniquais », je force un peu le trait car tout comme vous, je me suis longtemps senti « Lorrinois » c'est-à-dire natif de la ville du Lorrain sur la côte nord-atlantique de la Martinique. Auparavant, elle s'est appelée « Grand-Anse du Lorrain » et c'est pourquoi dans mes premiers romans en français, je la nomme « Grand-Anse ». Je me vois donc très mal en écrire un qui aurait pour cadre le sud-atlantique ou le sud-caraïbe de la Martinique.

Je souligne notre « étrangéité » (pardonnez-moi ce néologisme maladroit !) par rapport à l'Algérie pour souligner le fait que rien ne nous prédisposait vous et moi, vous, la Corrézienne et moi, le Lorrinois, à nous intéresser à l'Algérie et à désirer y vivre et travailler. Il y avait pourtant dans mon bled du Lorrain des Arabes, plus précisément des commerçants syro-libanais que nous appelions indistinctement « Syriens », et leur langue rauque et saccadée (à nos oreilles créoles) nous faisait sourire. Parfois même éclater de rire ! Mon père aimait imiter un certain Assad en s'amusant à prononcer à toute vitesse des phrases dénuées de sens dans un pseudo-arabe fait de crachotements et de coups de glotte. Ce n'était pas méchant et nos « Syriens » ne s'en offusquaient nullement. Plus tard, quand nous avons habité en plein Fort-de-France, la capitale de la Martinique, notre maison se trouvait non loin de la rue François Arago, surnommée par le bon peuple « la rue des Syriens » et j'y ai souvent entendu la voix d'une chanteuse qui jaillissait de ces gros postes de radio noirs

qu'on avait à l'époque. Ils captaient une radio que j'appris beaucoup plus tard être égyptienne, *Saout el-Arab*¹⁰. Je ne savais pas non plus qu'il s'agissait de la diva des bords du Nil et de tout le monde arabe, Oum Kalsoum. Je ne le découvrirais que vingt-cinq ans plus tard lorsque j'irais vivre en Algérie. Peut-être que cela a dû me marquer...

Pour en revenir à « la question kabyle », elle était secondaire, il s'agit d'une vraie question si l'on en juge par les revendications linguistiques et culturelles qui se sont développées après l'indépendance

¹⁰ La Voix des Arabes.